

Mémoires intimes

MON CANTON

III

Ces chantiers de Lévis, si mornes et si déserts aujourd'hui, étaient, à l'époque dont je parle, très animés, très vivants.

Outre les journaliers, qui constituaient, comme je l'ai dit, le gros de la population, il y avait des bateliers, des caboteurs, des terrassiers et quelques pêcheurs.

Chaque chantier avait son épicier, son forgeron, son menuisier, son cordonnier.

Et puis il y avait le bourgeois.

Le bourgeois — c'est-à-dire le marchand de bois, ou plutôt l'agent des grandes compagnies européennes au nom desquelles se faisait l'exploitation de nos forêts — était une espèce de seigneur ou de lord anglais, qui habitait une splendide villa et vivait dans un luxe étourdissant.

Chaque canton avait son bourgeois.

L'un d'eux, un M. Tibbits a été plus tard premier ministre du Nouveau-Brunswick, si je ne me trompe.

Tous avaient des équipages de gala, que les femmes et les enfants regardaient passer du seuil de leurs portes avec des airs de respectueuse admiration.

Ces carrosses étaient les seules voitures à quatre roues qu'il y eût dans la paroisse. Quand le curé — plus tard Mgr Déziel — et le docteur Bénoni Guay firent chacun l'acquisition d'un buggy — prononcez *wâguine* — cela fit sensation. On n'était pas loin de trouver cela étrange, tant le public était sous l'impression inconsciente que la voiture à quatre roues devait être l'apanage exclusif des Anglais.

Comme ces bourgeois — au moins les deux ou trois que j'ai connus — jetaient littéralement l'argent par les fenêtres, ils étaient en général très bienfaisants, et nombreuses étaient les familles pauvres qui vivaient de leurs charités.

Ils savaient aussi encourager l'intelligence, l'esprit d'ordre et le travail industriel. C'est à la protection de l'un d'eux, devenu pauvre plus tard et resté son ami, que mon père était redevable de l'aisance relative qui a fait de moi le peu que je suis. Il s'appelait Horatio Patton. A sa mémoire l'expression de ma reconnaissance émue !

Cette aisance relative dans laquelle je fus élevé n'était pas pour moi un sujet de satisfaction. Au contraire, elle m'ennuyait fort, en ce qu'elle me forçait — ainsi l'exigeaient les modes — à porter blouse ou veston, avec un col, des bretelles, des souliers et des bas.

A l'exception de deux petits voisins, deux petits Anglais, qui se trouvaient dans les mêmes conditions et le regrettaient comme moi, tous les gamins de mon âge allaient à l'école le cou et les pieds nus, en chemise, avec une courroie — une *sling* pour me servir de l'expression consacrée — fortement serrée autour des reins, ce qui me paraissait beaucoup plus crâne et plus chic.

Ce costume, ou plutôt cette absence de costume, leur donnait du reste une supériorité réelle sous plusieurs rapports, et je les trouvais bien heureux.

J'enviais leur désinvolture, leur agilité à la course, leur liberté de mouvements pour grimper dans les arbres, pour se jeter à l'eau, pour sauter derrière les voitures, pour enjamber d'un madrier, d'une brelle ou d'un radeau à l'autre.

Ai-je tourmenté mes parents pour obtenir la permission d'aller comme les autres courir nu-pieds sur la grève ! Hélas ! ils étaient inflexibles.

On a beau avoir, comme on le voit, les ambitions les plus modestes, personne n'est à l'abri des déceptions.

Or, si nombreux qu'aient été les miens dans le cours de mon existence, je n'en ai jamais éprouvé de plus sensible.

Et l'on dira après cela que la fortune n'a pas d'exigences tyranniques ! . . .

D'un autre côté, tant la nature humaine est bizarre, mes bas et mes souliers me faisaient des jaloux — chez les camarades naturellement, mais encore plus naturellement chez les mères, qui me regardaient avec sujet des choses désagréables quand l'occasion s'en présentait.

— Ecoute donc, petit, me disaient-elles avec un sourire insidieux, comme tu as de beaux souliers ! ton père t'a-t-il acheté ça à même l'argent de son coffre ?

Dans le langage de l'endroit, de son coffre voulait dire du trésor qu'il a déterré.

Car il faut noter qu'on parlait beaucoup dans cette partie du pays, de trésors enfermés dans des coffres de fer, et enfouis sous terre pour les sauver des invasions — par les Français d'abord, et ensuite par les Anglais fuyant devant Arnold et Montgomery.

Suivant la rumeur publique, il y avait de ces coffres dans tous les coins ; et lorsqu'un homme prospérait un peu plus, que les autres dans un canton, c'était bien sûr, il avait découvert un coffre.

Notre coffre, à nous, avait été découvert derrière notre écurie. La preuve, c'est qu'il y avait là une légère excavation, et qu'un gamin du voisinage — du moins on le prétendait — avait ramassé un vieux sou sur le bord du trou.

On ne pouvait guère exiger de preuve plus péremptoire, n'est-ce pas ? Fallait-il qu'un homme fut chanceux !

Rien d'étonnant à ce qu'il y eût une excavation derrière notre écurie : il s'en trouvait un peu partout ; et tous les jours on en découvrait de nouvelles.

Partout où il y avait un pli de terrain, un arbre rabougri, un quartier de rocher, une irrégularité du sol un tant soit peu en dehors de l'ordinaire, on était sûr de voir là le terrain bouleversé un de ces quatre matins. C'était l'œuvre des chercheurs de trésors.

On n'en déterrait pas souvent, de trésors, c'est vrai ; mais ce n'était pas parce qu'il en manquait : c'était à cause de la difficulté à les lever.

Ces trésors sont — chacun sait cela — gardés par le diable. Tout l'argent qui est resté sous terre durant un certain nombre d'années appartient à Satan, et même quand on met la main dessus, il est excessivement difficile de s'en emparer. Il faut des incantations, des conjurations, mille formalités mystérieuses, mille pratiques de sorcellerie à n'en plus finir.

Quand on néglige quelque chose, qu'on oublie une des paroles magiques ordonnées par le code cabalistique, crac ! c'est fini ; le coffre s'enfoncé à cinq cents pieds sous terre. Allez donc le chercher là !

Avec cela que, pendant la besogne, il ne faut pas penser au bon Dieu ; et c'est difficile de ne pas penser au bon Dieu, quand on a peur du diable.

Que j'en ai donc connu de ces déçus qui avaient été tout près, tout près de devenir millionnaires !

Le coffre était là sous leurs yeux, à portée de la main, il résonnait sous la pioche — une immense coffre en fer qui devait contenir au moins vingt fortunes !

Il n'y avait plus qu'à passer une chaîne dessous et à dresser des mâtereaux pour le hisser.

Toutes les précautions étaient bien prises. On s'était procuré une chandelle de graisse de noyé qu'on avait payé cinq belles piastres à un commerçant du Palais, à Québec.

Si l'on n'avait pas réussi, c'était la faute à cet imbécile de Chose, qui l'avait laissée tomber par terre.

La chandelle éteinte, plus de coffre !

Et ainsi de suite ; il était toujours survenu quelque anicroche pour empêcher la réussite, qui n'avait tenu qu'à un cheveu.

Cette croyance dans les trésors cachés était tellement ancrée dans l'esprit de la population, que j'ai connu des chercheurs de coffres aussi tard qu'en 1878.

J'habitais alors sur les hauteurs de Lévis, dans une maison isolée en arrièraille de laquelle se creusait une touffus à ne pas laisser passer un chien à travers. Une ancienne tranchée, probablement.

J'étais marié depuis peu.

Un soir, un de mes électeurs vint me trouver tout mystérieusement.

— Monsieur, me dit-il, dites donc à Mme Fréchette de ne pas avoir peur si elle entend du bruit derrière la maison, cette nuit.

— Quel bruit ? lui demandai-je un peu intrigué.

— On va piocher là vers minuit, sous les aunes, ne vous inquiétez pas, ce sera nous autres.

— Qu'est-ce que vous allez faire là ?

— Ma foi, vous n'êtes pas homme à nous vendre, je peux bien vous mettre dans la confiance : il s'agit de lever un coffre.

— Un coffre ?

— Oui, un beau.

— Bah ! vous ne trouverez rien là, allez ; c'est du temps perdu.

— C'est ce qui vous trompe ; il y a un coffre là, sûr et certain.

— Comment le savez-vous ?

— C'est un homme de Kamouraska qui l'a découvert ; un homme bien instruit, tout ce que je pourrais dire ! Il siffle le secret, il arrête le sang, il fait sortir du whisky d'une planche en la piquant avec son couteau, il arrête les bâtiments qui passent au large rien qu'à lui regarder ; un jour il a coupé la parole net à M. Chapais qui parlait sur le perron de l'église, rien qu'en se serrant le bout du petit doigt. Enfin, c'est un véritable sorcier.

— Et il vous a dit qu'il y avait un trésor derrière ma maison ?

— Il nous y a conduits tout droit avec une baguette de coudrier. Soyez tranquille, vous ne manquerez pas d'argent pour votre prochaine élection.

— Grand bien vous fasse ! lui dis-je, mais il ne faudra pas négliger les listes électorales pour tout cela.

Pendant trois nuits, nous entendîmes piocher sous les aunes.

Avec quel résultat ? on n'a jamais pu savoir. Seulement, je dus faire mon élection de 1878 en *forma pauperis*, comme à l'ordinaire.

LOUIS FRÉCHETTE.

L'ÉTÉ

(Voir gravure)

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur la composition *L'Été*. La photographie est de M. J. A. Du-mas. L'intérieur du cadre est sculpté en relief par M. Benoit, un jeune sculpteur de talent. Sujet et exécution s'harmonisent bien et font honneur aux deux artistes qui en sont les auteurs.

TRISTESSE

J'ai perdu ma première vie
Et mes amis et ma gaité ;
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la Vérité,
J'ai cru que c'était une amie ;
Quand je l'ai comprise et sentie,
J'en étais déjà dégouté.

Et pourtant elle est éternelle,
Et ceux qui se sont passés d'elle
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

ALFRED DE MUNY.